

BIBLIOGRAPHIE

St. GSELL. *Hérodote (Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du nord, publiés par l'Université d'Alger, fascicule I)*, I roi. in-8», *53 P.-. Alger, Jourdan, 191 >.

L'Université d'Alger vient d'entreprendre la publication d'une collection spéciale, destinée à éditer, en les étudiant de très près, une série de textes, tant anciens que modernes, relatifs à l'Afrique du Nord. Il n'est pas besoin d'insister sur l'intérêt que présente une telle publication. Elle commence aujourd'hui avec le texte d'Hérodote, notre plus ancienne source grecque importante.

M. Gsell a extrait de l'œuvre du grand historien antique les passages concernant la Libye et les Libyens, et les connaissances qu'on en avait à son époque (livre IV, chapitres 166-19; ; livre II, chap. 31-33 : livre IV. chap. 1a-43): le premier de ces groupes de chapitres forme ce qu'Hérodote appelait ses Aïroï, auxquels il n'eut sans doute pas le temps de mettre la dernière main. M. Gsell en donne le texte, la traduction, et les commente. Il a fait ainsi pour l'Afrique du Nord ce que Wiedemann a tenté pour l'Égypte, mais sous une autre forme. Alors que l'érudit allemand se borne à donner du second livre d'Hérodote une édition critique développée, commentant au fur et à mesure qu'il s'avance dans le texte chaque passage l'un après l'autre, M. Gsell commence par donner l'ensemble du texte, dégagé de tout appareil critique encombrant, et, en regard, la traduction. Après quoi seulement vient le commentaire, sous forme d'une étude suivie, les principales questions étant groupées sous des rubriques générales qui forment autant de chapitres (sources, géographie physique, populations, etc.), et chaque point faisant l'objet d'un paragraphe particulier.

Cette disposition est infiniment préférable, évitant de fastidieuses redites, et groupant d'une manière beaucoup plus saisissante des indications de même ordre disséminées dans les

1. Wiedemann, *Historie der Aegypten*, Leipzig, 1890.

divers chapitres d'Hérodote. M. Gsell a ainsi dressé un inventaire raisonné et méthodique des renseignements de toute nature que nous pouvons demander à Hérodote.

Disons tout de suite que nous retrouvons dans la nouvelle œuvre du savant professeur au Collège de France, les qualités auxquelles les précédentes nous ont habitués : la même probité scientifique profonde, la même méthode prudente dans l'interprétation du texte. Celui-ci rend tout ce qu'il peut, mais n'est jamais sollicité : M. Gsell en pousse le respect à l'extrême : il ne se permet une correction que quand elle est d'une certitude absolue, prouvée par des leçons antiques ; quand la correction n'est que probable, il se borne à l'indiquer sans oser l'admettre définitivement : c'est dire qu'il n'a jamais recours à l'hypothèse trop commode d'une altération de texte quand celui-ci ne cadre pas exactement avec ce que nous savons par ailleurs et ne se prête pas tout à fait à telle ou telle séduisante identification : souci trop rare chez les commentateurs. Par contre, chaque point est discuté à fond : M. Gsell évolue aisément parmi les difficultés et les obscurités du texte, et, chose plus difficile peut-être, parmi les hypothèses multiples et contradictoires des modernes commentateurs. Les siennes sont toujours claires et judicieuses ; s'il écarte délibérément celles qui lui semblent trop peu conformes aux données du texte, il n'hésite pas à reconnaître souvent que l'hypothèse à laquelle il s'arrête, pour être la plus probable, n'est pas absolument certaine, et ne cherche pas à dissimuler les objections qui peuvent lui être faites : le lecteur dont il ne tente jamais de forcer la conviction se sent toujours sur le terrain le plus sûr qui se puisse trouver en ces délicates matières.

*

* ●

Quelles sont les sources d'Hérodote ? se demande d'abord M. Gsell. A-t-il emprunté à ses devanciers grecs ? Peut-être leur doit-il quelques renseignements, surtout à Hecatée de Milet, mais fort peu. Sont-elles égyptiennes ? Visiblement non. Carthaginoises non plus. Il n'alla sans doute même pas à Carthage avec qui les Grecs n'étaient pas en très bons termes. Par contre nous avons de bonnes raisons de supposer qu'il fit un voyage à Cyrène : il eut tout le loisir d'y recueillir des informations en s'enquérant soit auprès de marchands cyréniens dont les cara-

vanes allaient, nous dit-il, jusqu'à l'oasis d'Ammon, soit auprès des indigènes qui fréquentaient la ville, tout comme on en voit venir aujourd'hui sur nos marchés. Et cela nous explique pourquoi ses renseignements, géographiques ou ethnographiques, sont d'autant plus nombreux, plus précis et plus exacts qu'ils se rapportent aux régions proches de Cyrène, d'autant plus vagues et moins sûrs qu'ils s'en éloignent vers le sud ou vers l'ouest.

La conception géographique qu'Hérodote se fait de l'Afrique est très simple et très symétrique : trois zones horizontales comprenant : une côte et une zone côtière à peu près rectiligne de l'est à l'ouest, cultivable et habitée ; en arrière, une deuxième zone presque inhabitée, la Libye des bêtes sauvages ; enfin en arrière de celle-ci, une troisième zone, le désert, précédé d'un bourrelet de sable rectiligne lui aussi de l'est à l'ouest. Au delà du désert, tout à fait inhabitable, rien, du moins rien de bien net, quelques peuples vivant dans des régions mal déterminées, les Ethiopiens troglodytes ; et de petits hommes noirs que de hardis explorateurs nasamons — un peuple de la côte — rencontrèrent après avoir marché de longs jours à travers le désert. Et puis, sans doute, tout au sud, la mer.

En ce qui concerne la zone côtière, les indications sont assez nombreuses pour toute la partie du rivage qui s'étend depuis l'Égypte jusqu'à la côte occidentale de la Tunisie actuelle ; au delà de Carthage, que d'ailleurs Hérodote ne nomme pas dans ce passage, plus rien. M. Gsell s'attache à identifier les particularités de la côte, lies, fleuves, golfes, montagnes, que signale notre auteur : riche souvent ardue. En passant, il met au point certaines questions souvent controversées, comme celle du *silpbium* ou celle du lotus dont se nourrissaient les Lotophages du lac Triton (identifié avec la petite Syrte). Les populations qui vivent sur cette côte sont des nomades depuis l'Égypte jusqu'à la côte méridionale de la Tunisie : il nous est permis cependant de supposer que quelques-unes possédaient déjà quelques cultures. Hérodote nomme douze tribus, « échelonnant de l'est à l'ouest : Adyrmachides, Giligames, Asbystes, Bacales, Auschises, Nasamons, Psylles, Maces, Lotophages, Gindances, Machlyes et A uses. Après ceux-ci il connaît trois tribus de « Libyens agriculteurs », Maxyes, Zauèces et Gyxantes. Mais là ses renseignements sont moins sûrs et il est possible que l'ordre de ces tribus doive être interverti : nous sommes déjà sur la côte ouest de la

Tunisie, et il en est des populations comme de la configuration du sol, Hérodote les connaît d'autant moins bien qu'elles sont plus éloignées des colonies grecques de Cyrénaïque. M. Gsell ne se contente pas de mentionner et de situer chacune de ces tribus : chaque fois qu'il est possible il suit leur histoire à travers toute l'antiquité. Car si le nom de quelques-unes ne se retrouve pas après Hérodote, d'autres au contraire ont joué un rôle historique certain, parfois important. Mais c'est ici, plus peut-être que partout ailleurs, qu'il convient d'admirer la méthode prudente de M. Gsell. Il était difficile de savoir résister au plaisir de proposer des identifications en apparence faciles, mais hasardeuses, des rapprochements de noms propres, dont tant d'historiens de l'Afrique du Nord, et non des moindres, ont fait un si erroné abus, dans l'espoir de mettre un peu de suite et de clarté dans cette histoire obscure, de relier les tribus dont parlent les monuments égyptiens du deuxième millénaire avant notre ère à celles que connaissent les Grecs, puis les Romains et les Arabes, à celles enfin qui existent encore aujourd'hui. Hypothèses séduisantes ! Le terrain était dangereux : M. Gsell ne s'y aventure qu'avec la plus extrême prudence, et la plus justifiée.

Sur la deuxième urne, la Libye des bêtes sauvages, Hérodote est très sobre de détails. Il n'y nomme qu'un seul peuple, sans doute, à son idée, les seuls habitants, les Gan-pléens, hommes tellement arriérés, dit-il, qu'ils ne connaissent même pas l'usage des armes.

Sur la troisième zone, ses renseignements sont un étrange mélange de données exactes et d'indications fabuleuses : on suit qu'il a dû se contenter d'informations de seconde main. Le bourrelet rectiligne de sable, qui marque la lisière nord du désert supporte, de dix en dix jours de marche, un tertre de sel au milieu duquel jaillit une source; autour de la source vivent des hommes dans des maisons de sel¹. Assurément chacun de ces tertres habités

1. Faut-il considérer comme entièrement fantaisiste cette indication d'Hérodote, de sources (animant d'un tertre, et d'un tertre de sel) l'existence d'un tertre de sel, connue souvent, l'ait) pléens et le fait de faits réels de sel. La source en haut d'un tertre fait penser à une source d'eau douce. ti<quente» en certains points. voici un lait typique à cet effet. J. note par un voyageur qui traversa le Kefiaoua (au sud du Djerid, dans le Sud Tunisien) : «Une infinité de sources* amènent à la surface l'eau d'une nappe captive... Autour de ces sources le sel s'est peu à peu amoncelé, et l'eau émerge

schématise un groupe d'oasis. Les trois premiers, en partant de l'Égypte, peuvent être identifiés, ceux des Ammoniens, d'Augila et des Gmmantes, les marchands de Cyrène ou les indigènes de cette contrée étant en relations avec eux. Ce dernier groupe d'oasis est le Fezzan actuel, où nous retrouvons les Garamantes à l'époque romaine. Mais les renseignements qu'Hérodote apporte sur les terres suivantes, ceux des Atarantes, des Atlantes, et ceux qu'au-delà de ceux-ci il ne peut même plus nommer, sont trop vagues ou trop fantaisistes pour qu'on puisse tenter le moindre essai d'identification.

Après avoir ainsi passé en revue ce qu'Hérodote savait sur le Nord de l'Afrique, M. Gsell consacre deux chapitres à l'étude de deux problèmes d'histoire de la géographie, à propos de quelques passages de notre historien, qui, s'ils ne font pas partie à vrai dire des *Atsuxe* *As^{ei}*, se rapportent cependant à la Libye, et à la connaissance qu'en avaient les anciens.

Le premier est le problème de l'origine occidentale du Nil. Une bonne partie des géographes de l'antiquité a cru que la source du Nil, ou du moins de la principale branche de ce fleuve, devait être cherchée dans le Grand Atlas marocain actuel : d'un côté aurait coulé le Dri, de l'autre le Nil qui aurait gagné l'Égypte par un cours souterrain, mais en revenant de temps en temps à la lumière. M. Gsell suit l'histoire de cette erreur géographique, reposant surtout sur l'identité des espèces vivantes dans les fleuves qui se jettent dans l'Atlantique et dans le Nil, et confirmée par de pseudo-correspondances comme celle que les fortes crues du Nil correspondaient aux années pluvieuses dans l'Afrique du Nord. Il montre que certaines similitudes apparentes

« ta sommet d'un *cóvte*, à tel point qu'on » pu comparer ces sources 1 des • volons d'eau » (Penrinqteru, *La Tnpolihtint inlrdiu*, *Gbsddwut*, p. a.jj). Quant au second point, on connaît les lacs saturés de sel, si nombreux dans ces régions ; il est vrai que l'eau n'en est point pure et douce comme celle d'Hérodote. Tel est le cas de Ouargia : le retrait des eaux l'été laisse à découvert une grande quantité de sel ; il se cristallise en gros blocs que la chaleur fendille et partage. Les rivières vont alors chercher de ces pierres de sel ; ils en construisent leurs maisons ; un peu d'eau versée agglomère ces blocs en un tout compact, mieux que le ciment. Ce sont exactement les maisons de sel d'Hérodote. Les villages de Chott et d'Adjadja sont bâtis ainsi.

de noms entre le fleuve d'Égypte et le nom indigène de certains cours d'eau de Berbérie qui se perdent dans les sables n'ont pas dû être étrangères à la fortune de cette erreur qui se perpétua pendant toute l'antiquité et trouva crédit auprès des géographes les plus sérieux. Le roi Juba entre autres, après avoir étudié la question avec les puissants moyens d'investigation dont il disposait, fut l'un des défenseurs les plus convaincus de cette opinion.

Une telle erreur, et si tenace, ne doit pas nous étonner. N'aurait-il pas fallu attendre les grandes explorations du début du XIX^e siècle pour faire admettre définitivement que le Niger n'était pas, comme on l'avait cru longtemps en Europe, un fleuve coulant de l'est à l'ouest, et se jetant dans l'Atlantique par deux embouchures dont l'une était la Gambie et l'autre le Sénégal ?

Le deuxième problème est celui des navigations autour de l'Afrique. Hérodote raconte celles qu'accomplirent des marins phéniciens sur l'ordre du roi d'Égypte Nécho. On sait que cette expédition fut contestée dès l'antiquité, et le géographe Ptolémée ne croyait point qu'une telle navigation fût possible, car il prolongeait à l'infini vers l'est, au sud de l'Asie, les rivages de l'Afrique. Mais M. Gsell démontre, en réfutant les objections de certains commentateurs anciens et modernes, que nous n'avons pas de raisons suffisantes de considérer comme inexact le voyage des marins phéniciens, d'autant plus que nous savons par ailleurs qu'à différentes époques leurs compatriotes se sont avancés très loin vers le sud, à l'est ou à l'ouest de l'Afrique. Peut-être faut-il seulement retrancher du récit d'Hérodote certains détails peu vraisemblables.

Hérodote rapporte encore l'histoire d'une autre expédition entreprise dans le dessein de contourner l'Afrique, par le Perse Sataspes, mais qui, celle-là, échoua. M. Gsell profite de l'occasion pour étudier rapidement dans son ensemble le problème de l'exploration des côtes africaines par les navigateurs antiques.



Essayons maintenant de récapituler les connaissances d'Hérodote sur la région qui nous intéresse particulièrement ici, le Maroc. Après Carthage, avons-nous dit, Hérodote ne connaît à peu près rien de la côte africaine. Il sait seulement qu'elle passe aux colonnes d'Hercule, et continue à se diriger vers l'ouest jusqu'au

cap Soloeis, que M. Gsell identifie en toute vraisemblance avec le cap Cantin ; après quoi elle s'incline vers le sud. Cette conception est erronée, mais du moins Hérodote connaît deux noms de caps. Ce sont les seuls. Sur l'intérieur, notre historien n'en sait pas beaucoup plus. Après avoir parlé du tertre de sel autour duquel vivent les Atlantes, et qui doit être placé vers la région sud du Maroc actuel, il ajoute : « Auprès de cet amas de sel se trouve la montagne qu'on appelle Atlas : elle est étroite et ronde de tous les côtés, et si haute, dit-on, qu'il est impossible d'en voir les sommets, car les nuages ne s'en écartent jamais, ni pendant l'été, ni pendant l'hiver. Les gens du pays disent qu'elle est la colonne du ciel. • (TV, 184). C'est la première mention d'un mont Atlas en Libye, ainsi que le remarque M. Gsell. Mais on voit aisément que si cette description a quelque fondement exact, les détails fantaisistes y ont pris la plus grande part. Qu'on ajoute à ces renseignements celui qui concerne le commerce muet dont il a entendu parler, et qui se faisait sur un point mal déterminé de la côte Atlantique et peut-être beaucoup plus au sud, au moyen duquel les Carthaginois échangeaient l'or des indigènes contre d'autres produits, sans entrer en contact avec eux ; et l'on aura tout ce qu'Hérodote savait sur les régions qui forment aujourd'hui le Maroc. Donc, à première vue, nous n'aurons que peu à attendre de lui pour la connaissance antique de cette contrée.

Mais à défaut de données géographiques précises, il peut nous apporter, indirectement, des renseignements d'un autre ordre infiniment précieux.

Car Hérodote s'intéresse aux mœurs des peuples dont il parle. Il recueille avidement les informations concernant leur aspect, leur genre de vie, leur manière de se nourrir et de s'habiller, leurs coutumes, leur caractère, leurs croyances ; bref il y a en lui, en plus de l'historien et du géographe, ce que nous appelons aujourd'hui un ethnographe. Assurément il accueille ses informations sans toujours faire preuve d'une critique suffisante, encore que sur ce point on se soit montré souvent pour lui plus sévère qu'il ne convient : elles sont fragmentaires et souvent peu cohérentes. Néanmoins, on peut en dégager, malgré des lacunes et des inexactitudes, quelques caractères généraux de la civilisation qui était alors celle des Libyens. Et il était intéressant de comparer ces données à celles que fournit l'observation de

nos modernes Berbères. Car nous sommes bien en présence du même peuple : ces Libyens d'autrefois, qui subissaient si facilement l'influence des mœurs égyptiennes ou grecques, sont bien les pères des Berbères d'aujourd'hui, si prompts à adopter nos instruments ou nos vêtements de travail, voire à apprendre notre langue, quittes si nous abandonnions l'Afrique du Nord, à revenir avec la même aisance à leurs anciennes traditions. Ces gens, qui honoraient les tombeaux des pieux défunts, juraient par eux, et allaient leur demander la guérison de leurs maladies, étaient bien de la race de ceux qui, aujourd'hui encore, observent les mêmes pratiques : le maraboutisme est de vieille date en Afrique. A chaque ligne de l'écrivain ancien, nous songeons au Berbère d'aujourd'hui. M. Gsell n'a eu garde d'omettre la comparaison : en toute occasion il met en regard le fait antique et le fait actuel.

Mais il est rare que la comparaison puisse se faire directement entre les populations dont parle Hérodote, et celles qui habitent aujourd'hui dans les mêmes parages, c'est-à-dire sur la côte de Tripolitaine. Le terme actuel doit être cherché plutôt en Algérie, plus souvent encore au Maroc. Cela se conçoit, car ce qui concerne le nord de l'Afrique, le vieil adage « *Ex Orituit lux* » semble être justifié. Aussi loin du moins que nous puissions remonter dans son passé, les influences civilisatrices y ont progressé de l'est à l'ouest, qu'elles soient égyptiennes, phéniciennes, grecques, romaines ou musulmanes. Dans le même sens aussi s'est produit depuis l'époque historique le seul apport de population qui ait été susceptible d'influencer d'une manière appréciable ses éléments ethniques, l'invasion arabe, principalement hilalienne. Or, s'il est incontestable que quelques tribus d'Arabes à peu près purs sont arrivées jusqu'au Maroc, il n'est pas moins vrai que les envahisseurs s'étaient arrêtés en bien plus grand nombre sur la route. Il en était de même des influences civilisatrices. Le Maroc, protégé par l'éloignement, l'était plus encore par sa configuration géographique. Si les îlots montagneux de Tripolitaine, de Tunisie et d'Algérie, malgré leur hauteur médiocre, avaient vu passer, sans en être trop pénétrés, le flot des envahisseurs, à plus forte raison le Berbère marocain devait en être protégé, habitant des massifs montagneux à la fois plus étendus, plus élevés et infiniment moins accessibles. Aussi devons-nous y retrouver des populations, non

pas dans le même état, puisque depuis vingt-cinq siècles elles ont évolué à l'intérieur de leur propre civilisation, et l'infiltration lente des influences romaines puis musulmanes n'a pas été •ans parvenir jusqu'à elles, mais dans l'état le plus voisin possible de celles qu'Hérodote a connues sur la côte de Tripolitaine. Telles sont bien les tribus reculées que notre progression continue dans l'Atlas marocain nous fait découvrir chaque jour. À mesure que l'enquête ethnographique se poursuit sur ces éléments nouveaux, nous retrouvons bien vivantes aujourd'hui des coutumes signalées par l'historien antique et que l'on pouvait croire mortes depuis de nombreux siècles déjà.

Ainsi, par exemple, comme jadis les Nasamons allaient au moment de la récolte recueillir des dattes dans l'oasis d'Augila, nos modernes Berabers du Sud s'en vont chaque année lever leur tribut de ces fruits dans les oasis vassales du Guir ou du Tafilelt. Comme autrefois les Libyens de CyrénaTque, quelques riverains de l'Oued el Abid s'abstiennent de viande de bœuf. Était-ce alors, comme le croit Hérodote, une influence égyptienne, ou une interdiction alimentaire ancienne commune à quelques tribus berbères ?

Il n'est pas jusqu'aux récits étranges insérés par Hérodote, concernant l'apparente liberté de mœurs de certains Libyens, qui ne trouvent confirmation. Il est vrai que les accusations de ce genre, vraies ou fausses, ont toujours été très en faveur dans l'Afrique du Nord, et M. Gsell n'accepte à bon droit qu'avec des réserves les assertions d'Hérodote. Mais il est troublant de constater des faits semblables ou pires, selon la morale actuelle, chez des populations d'aujourd'hui ; de retrouver chez les Zkara et chez d'autres le droit du seigneur comme chez les Adyrmachides ; une même liberté des femmes chez quelques Berabers que chez les Gindanes ou chez les Nasamons ; enfin que des témoignages dont la concordance est singulièrement précise ne permettent guère de douter que la « nuit de l'erreur », si analogue aux faits que rapporte Hérodote, a existé récemment encore — si elle n'existe plus — et en plusieurs points du Maroc : mais l'historien avait pris pour simple dérèglement ou pour absence de lois morales des rites sexuels, dont il ne pouvait apercevoir le lien étroit avec les rites agraires destinés à favoriser la récolte. Nous sommes donc amenés, par les constatations actuelles, à

attribuer aux affirmations d'Hérodote, sinon une certitude absolue, du moins un fondement exact.

Ces quelques exemples, et ils pourraient être aisément multipliés, suffisent à montrer quelle lumière jetteront sur le texte de l'historien ancien les trouvailles ethnographiques qui seront faites au Maroc. Il est vrai que des faits analogues à ceux qui viennent d'être cités se rencontrent également en certains autres points de l'Afrique du Nord ; mais nulle part avec autant de netteté et de vitalité, sauf chez quelques Sahariens, protégés eux aussi par les circonstances géographiques : là ils sont surtout des souvenirs, ici du présent ; et le Maroc, où l'enquête approfondie commence à peine, ne nous a encore livré que peu de choses en comparaison de ce qu'on en peut attendre.

Par contre, si la connaissance des faits actuels est précieuse pour la compréhension des textes anciens, la réciproque est également vraie. L'ethnologue qui croit saisir dans les manifestations de la vie actuelle le souvenir de quelque ancienne coutume perdue, se sent sur un terrain solide quand il la trouve relatée dans les textes de l'antiquité : ceux-ci aident à comprendre bien des faits obscurs aujourd'hui et défigurés parce que leur sens s'est perdu, alors qu'ils ont pu être notés en pleine vie il y a deux mille ans. Et étant données les conditions historico-géographiques que nous énoncions tout à l'heure, les faits notés en Tripolitaine valent pour le Maroc. Textes anciens, enquête actuelle se soutiennent l'un l'autre : voilà pourquoi l'ethnographie berbère doit être reconnaissante à M. Gsell de lui avoir fourni sous une forme aussi parfaite la série complète des faits ethnographiques relevés il y a vingt-cinq siècles, concernant la même population.

Il vous reste à exprimer le vœu que le travail qui vient d'être si bien fait pour Hérodote soit à bref délai accompli pour tant d'autres auteurs anciens. Salluste, Pline, Ptolémée, Corippus ou Procope, pour n'en citer que quelques-uns, nous apporteront peut-être encore bien des choses nouvelles quand leur texte sera commenté avec autant de sagacité que celui d'Hérodote, et confronté de même avec les faits ethnographiques actuels.

Henri BASSET.

Encyclopédie de l'Islam, dictionnaire géographique ethnographique et biographique des peuples musulmans, publié avec le concours des principaux orientalistes par M. Th. Houtsma, R. Basset, T. W. Arnold et H. Bauer, 23^e livraison, Paris, Auguste Picard, 1916.

La publication de cette précieuse encyclopédie se poursuit malgré la crise actuelle qui ralentit l'essor de l'imprimerie et de la librairie. La dernière livraison parue commence avec le mot *Hamadhan* et finit au mot *hidjra*. Nous nous bornerons à signaler quelques articles particulièrement importants pour nous et ayant trait à l'Afrique du Nord et au Maroc.

Hamtâl. — Article de M. Carra de Vaux sur les talismans ou amulettes (appelés aussi *hur%*, dans l'Afrique du Nord), la manière de les porter, l'origine des prières, signes ou figures qui y sont inscrits.

Hà-min. — Article de M. René Basset sur ce personnage qui tenta d'établir chez les Ghomara une nouvelle religion procédant, semble-t-il, de l'Islam.

Hammad. — Courte notice de M. Yver sur ce souverain berbère, fondateur de la dynastie des Hammàdides.

Hammadides. — Article de M. G. Yver sur cette dynastie berbère du Maghrib central. — Liste de ces souverains.

Handus. — Article de M. E. von Zambaur sur une monnaie d'appoint de bas aloi, en usage dans le Maghrib du v au viii^e siècle.

Hansalia. — Article de M. A. Cour sur cette confrérie religieuse musulmane fondée par Sidi Saïd Ahansal des Beni Mtir.

Hasan ben Ali. — Notice de M. G. Yver sur le dernier souverain Ziride de Mahdiya.

Malay al Hasan. — Notice de M. Cour sur ce quatorzième sultan de la dynastie actuellement régnante des Chérifs Alaouites.

Hasan. — Article sur ce nom des chérifs descendants d'Ali, nom qui est au Maroc particulièrement réservé, afin de les distinguer de leurs cousins idrisides, aux chérifs descendants de Muhammed al-Nafs al-Zakiya. — Article de M. A. Cour.

Première aimée de langue berbère (Dialecte du Maroc central), par ABRS, interprète civil, x vol. Imprimerie de *VÉcho du Maroc*, Rabat, 1916, in-8.

En un volume de 120 pages, M. Abès, interprète civil, nous donne sous le titre *Première année de langue berbère*, les règles les plus essentielles de la grammaire berbère, des dialogues, un choix de textes variés et enfin un vocabulaire contenant les mots les plus usités.

L'auteur ayant été en service dans la région de MeL'nès en 1914-1915 a pu, par ses fonctions d'interprète auprès du Commandant général du Nord, puiser aux meilleures sources les documents rassemblés dans son livre.

Malheureusement, ne pouvant délimiter d'une manière précise les parlers locaux, il les mêle entre eux et nous les présente comme les expressions d'un seul dialecte auquel il donne l'appellation de « Dialecte du Maroc central ». Nous aurions aimé, dans ce cas, voir le manuel débiter par un relevé de ; caractéristiques les plus essentielles de ce dialecte central. Le lecteur y eût certainement trouvé un grand avantage et l'appellation de dialecte du Maroc central eût semblé moins factice.

Une deuxième observation s'impose à propos du titre de l'ouvrage et cette observation porte sur un défaut de méthode.

En effet le titre *Première année de langue berbère* paraît indiquer un livre élémentaire destiné plus particulièrement aux débutants. Ce genre d'ouvrage répond à un véritable besoin. Aussi, certains manuels publiés pour d'autres dialectes berbères ont eu le plus grand succès. C'est ainsi que la *Première année de langue kabyle*, de Boulifà, a permis à de nombreux étudiants en berbère de s'initier au langage des montagnards du Djurjura. Il faut toutefois que ces livres tiennent compte des nécessités de présentation et de forme qui leur sont indispensables. Ils doivent comprendre des règles bien étiquetées, bien classées, suivies de vocabulaires et d'exercices d'application sous forme de thèmes et de versions ; l'étudiant se trouve ainsi en mesure de progresser dans ses études, au besoin sans l'aide du maître.

L'ouvrage de M. Abès ne nous paraît pas remplir complètement ces conditions. Un débutant éprouvera, selon nous, quelque difficulté à aborder ce manuel déjà compliqué que les berbérissants initiés peuvent consulter avec plus de profit.

Sous ces réserves, nous ne pouvons que féliciter l'auteur de s'être largement inspiré de l'enseignement qu'il a reçu à l'Ecole supérieure de Rabat auquel il Eût le plus grand honneur.

Ses dialogues présentent un intérêt pratique et seront utiles à tous ceux qui seront appelés par leurs fonctions à être en rapport avec les tribus du Maroc central.

Les folkloristes glaneront des détails intéressants dans les différents textes de fables, de proverbes, de chansons. Son vocabulaire ne peut que contribuer à faire progresser la lexicographie berbère marocaine encore à ses débuts.

Après cet essai heureux, souhaitons que M. Abès enrichisse par de nouvelles publications les études berbères pour lesquelles il semble avoir une vocation particulière.

NEHLIL.

La villa de Fôe, son commerce et son industrie, par M. de Périgny, Imprimerie municipale de Fès, 1916.

Après avoir retracé en des ouvrages appréciés ses nombreux voyages à travers le monde, M. Maurice de Périgny fut envoyé à Fès par les hasards de la mobilisation. Frappé de l'importance de la vieille capitale religieuse du Maroc, il l'étudia, s'assimila rapidement ce milieu si peu accessible aux étrangers ; puis il publia ses impressions et le résultat de ses observations en un volume de **170** pages.

Avec beaucoup de netteté et d'exactitude, il nous dépeint la vie sociale, commerciale et industrielle de la ville qu'il étudie. Sa monographie sera un guide précieux pour tous ceux qui voudront être documentés sur Fès aux premières années de son essor commercial et industriel dans notre Protectorat.

NBHLIL.

Bulletin de la Société de géographie du Maroc, 1^{re} année, fascicule 1, juillet-août-septembre 1916.

Le Maroc, aux portes de l'Europe, est resté, jusqu'à ces dernières années, l'un des pays les moins connus du monde entier, et aujourd'hui encore la géographie de cette contrée, surtout dans ses régions montagneuses, n'est encore qu'à peine ébauchée. Or notre occupation entame maintenant les massifs montagneux, et chaque pas en avant de nos colonnes marque une conquête géographique autant que politique. Nombre de nos officiers, de nos

fonctionnaires, de nos colons sont ainsi à même de recueillir des documents nouveaux et intéressants, et ils ne manquent pas de le faire, car, nous le constatons avec plaisir, le goût des études géographiques est en général très vif chez les Français du Maroc. Il fallait donc créer un organisme qui fût capable de réunir toutes ces bonnes volontés éparses : -c'est le but que s'est proposé la Société de géographie qui vient de se créer à Casablanca.

Après le départ de M. le Commandant Gire, son premier président, la jeune Société élu à sa place M. de Segonzac, que la mobilisation avait rappelé au Maroc avec son grade de capitaine. Elle ne pouvait mieux faire, choisissant ainsi l'un des hommes qui connaissent le mieux le Maroc, de ceux dont les hardies explorations ont frayé la voie à notre conquête.

La Société a compris que le Maroc offrait par lui-même un champ de recherches extrêmement vaste : c'est donc à le utiliser qu'elle consacre tous ses efforts. Son programme, pour favoriser le développement de ces connaissances, tant de géographie physique que de géographie humaine, est bien compris : attributions de prix aux meilleurs ouvrages géographiques sur le Maroc, projets de voyages d'études, conférences dont un certain nombre déjà ont été faites, et avec beaucoup de succès ; enfin publication d'un bulletin.

Le premier numéro de ce bulletin contient un • Aperçu sur la géographie et la géologie du Maroc central », par le L> Russo, à qui un long séjour à Ben Guérir a permis d'étudier méthodiquement cette région ; un aperçu d'ensemble par M. Nesme, sur la géographie au Maroc, aperçu qui demanderait à être complété, du moins en ce qui concerne la dernière partie (enseignement) ; enfin la publication de deux carnets d'itinéraires (Mogador-Agadir ; Casablanca-Tanger), indications rapides, qui pourront être d'une ce ruine utilité aux voyageurs et aux touristes.

Ce premier numéro fait bien augurer des travaux de la Société de géographie : nous souhaitons les lui voir poursuivre activement.

Henri RASSIT.